

## Les Cahiers Anne Hébert

### Mon oncle Antoine

Janet M. Paterson

---

Number 16, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110941ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110941ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Centre Anne-Hébert

ISSN

1488-1276 (print)

2292-8235 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Paterson, J. M. (2019). Mon oncle Antoine. *Les Cahiers Anne Hébert*, (16), 146–148. <https://doi.org/10.7202/1110941ar>

---

© Janet M. Paterson, 2019



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Mon oncle Antoine

Le profil remarquable d'Antoine Sirois est bien connu : un éminent universitaire apprécié pour son dévouement à l'enseignement; un chercheur exceptionnel qui a fait œuvre de pionnier en démontrant l'influence magistrale du texte biblique sur l'œuvre d'Anne Hébert; un prêtre sans pareil qui traversait la campagne et les villages de l'Estrie sur sa moto, et enfin, un homme chaleureux, au sourire large et au rire facile dont le regard était toujours tourné vers l'autre.

Pour moi, Antoine Sirois était surtout un bien-aimé parrain, de fait presque un oncle. Il était non seulement un parrain généreux, mais ma seule parenté au Canada à l'exception de ma famille immédiate. En novembre 1949, ma famille, comme tant d'autres, est venue, dans un temps de froid et de grisaille, s'installer au Canada à titre d'immigrants. Auparavant, la Suisse avait servi de refuge temporaire pour mes parents qui fuyaient les ravages de la deuxième grande guerre. Après notre arrivée à Montréal, un misérable logis en a remplacé un autre, jusqu'à ce que nous nous soyons installés dans un petit duplex, longeant le chemin de fer, à Ville Mont-Royal.

Parlant couramment le français dès ma petite enfance, j'ai rapidement été acceptée par nos voisins canadiens-français. En réalité, j'adorais mes nouveaux amis et leurs familles joyeuses et bruyantes. Je ne pouvais imaginer un plus grand bonheur que celui d'appartenir à de telles familles, car mes amis avaient une abondance d'oncles, de tantes, de cousins et cousines alors que je n'en possédais aucun. Et ceux-ci étaient toujours évoqués dans le contexte d'une sortie, d'une surprise, d'un cadeau ou d'une grande fête de famille. Ah, j'enviais à mes camarades cette richesse humaine qui ne faisait que me rappeler mon statut d'orpheline de parenté et de cousinage.

Cette situation est restée inchangée jusqu'à ce que le destin me confère, comme par magie, un parrain tout à fait exceptionnel. Ah, cher Antoine, que de trous affectifs n'a-t-il comblé dans mon petit cœur d'immigrante. Ce qui est d'autant plus remarquable, c'est qu'Antoine a choisi d'être mon parrain ayant lu mes travaux consacrés à l'œuvre d'Anne Hébert mais sans me connaître personnellement. L'origine de cette parenté a eu lieu à l'occasion du dîner de clôture du colloque Anne Hébert tenu à Paris en 1996 lorsqu'Antoine m'a proposé de soumettre ma candidature à la Société royale du Canada. Il m'a expliqué qu'à son avis, cette éminente société souffrait d'une pénurie de femmes et de chercheurs en littérature québécoise. Évidemment j'étais aux

anges parce que je considérais Antoine Sirois comme un éminent savant. Pour cause de mon dossier mystérieusement perdu pendant deux ans, je suis devenue membre de la Société lors d'une cérémonie le 16 novembre 2000. Du coup, en accord avec les normes de la Société, Antoine devenait officiellement mon « parrain ». J'étais heureuse, flattée et touchée par cet honneur, et ravie d'avoir enfin un parrain. Dans mon allocution, j'ai mentionné le fait qu'Anne Hébert aurait sans doute été particulièrement contente d'apprendre qu'un lien intellectuel s'était créé entre Antoine Sirois et moi par l'entremise de sa grande œuvre littéraire. J'ai ajouté qu'étant iconoclaste et peu conventionnelle, elle aurait apprécié le fait que nos travaux critiques se rencontraient en dépit de leur différence : ceux d'Antoine étant inspirés par la Bible et les miens par la postmodernité.

C'est toutefois aujourd'hui, avec un certain recul et une longue expérience de la vie académique, que je peux mesurer l'ampleur du geste d'Antoine, geste qui n'était aucunement inspiré par un quelconque copinage ou désir de réciprocité. Par ailleurs, comment ne pas reconnaître l'aspect inhabituel, voire éclairé, de la décision d'Antoine de proposer une femme non québécoise pour une telle reconnaissance. Guidé par des mobiles professionnels et nobles, Antoine révélait un caractère généreux, une vision large et une attitude intègre.

Heureusement, l'occasion s'est présentée pour que je puisse exprimer ma gratitude à Antoine pour son geste bienfaisant. En novembre 2014, Louise Dupré et moi avons eu le grand plaisir de déjeuner avec Antoine à Sherbrooke. Entre les rires et les anecdotes diverses, nous lui avons exprimé notre profonde reconnaissance pour sa contribution inestimable à nos carrières, car Antoine avait été le professeur de Louise à l'Université de Sherbrooke. Avec beaucoup de conviction, on lui a affirmé que nous étions toutes les deux ses filleules, voire ses filles intellectuelles. C'était un moment de grand bonheur pour nous trois.

Au cours de ma carrière, de nombreux amis et collègues m'ont fait l'honneur de leur soutien et de leur amitié. Mais seul « mon oncle » Antoine m'a comblée en m'accordant à la fois la possibilité d'une reconnaissance académique et le don précieux d'un parrain dont le souvenir lumineux éclairera toujours mon parcours universitaire.

*Janet M. Paterson*



**Figure 12 :** Antoine Sirois, vers 1980, Archives, Université de Sherbrooke.

**Crédit photo :** Université de Sherbrooke